

Sur l'organisation de notre cavalerie

Autor(en): **Favre, Camille**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **57 (1912)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sur l'organisation de notre cavalerie.

(Carte Dufour 1 : 100 000, feuille VIII.)

Les intéressantes manœuvres de la 4^e division ont ramené l'attention du public sur les questions de cavalerie. Malheureusement ces problèmes restent en suspens, à peine entrevus dans une série de manœuvres divisionnaires qui sont loin d'avoir été inutiles.

Il faut cependant arriver à trouver une solution conforme à la nouvelle attribution de nos brigades de cavalerie à la réserve de l'armée et assurer à cette arme la force et l'expérience nécessaires à l'accomplissement d'une tâche considérable. Le chemin nous est suffisamment indiqué par ce qui se passe autour de nous dans les armées étrangères. C'est cette conviction qui nous met la plume à la main.

L'action de notre cavalerie peut être envisagée sous deux faces. L'exploration stratégique d'abord, son action tactique et dans le combat ensuite. Passant plus rapidement sur la première partie de cet ensemble, nous chercherons dans la seconde à tirer quelques enseignements pratiques des manœuvres récentes de la 4^e division.

I. — Exploration stratégique.

Dans cette phase de son action, la cavalerie a pour mission principale de dissiper les ténèbres, le *war cloud*, qui s'étend entre deux armées belligérantes, au début des opérations.

La cavalerie indépendante, comme on l'appelle, doit chercher à connaître les lignes d'opération de l'ennemi, ses forces, la situation des têtes de colonnes. Dans l'accomplissement de cette tâche elle se heurte à la cavalerie ennemie et peut-être aussi à des détachements de couverture envoyés en avant des colonnes principales. Elle doit donc disposer de forces adéquates et d'une

puissance de feu suffisante pour attaquer et pour briser les petites résistances. Il lui faut pouvoir enlever un point dont la possession est nécessaire pour pousser plus avant. Il lui faut enfin pouvoir tenir ce point un certain temps, afin d'arrêter l'action de la cavalerie ennemie ou de permettre l'arrivée des colonnes amies.

Le feu de la cavalerie est forcément faible, à moins qu'elle ne dispose de gros effectifs. Son équipement et ses chevaux la rendent peu capable d'offensive à pied. De là la nécessité de la renforcer par l'adjonction d'autres armes, et de chercher, aussi longtemps que possible, à réserver son action à cheval qui est son rôle naturel.

Il est généralement admis que nos brigades de cavalerie, jusqu'ici attachées aux corps d'armée, sont insuffisantes pour une tâche d'exploration stratégique. Elle n'ont ni l'organisation ni la force nécessaires. Même groupées en division, elles auront toujours une infériorité d'effectif qui obligera à tenir compte des faits qui précèdent.

Notre cavalerie ne pourrait être transformée en infanterie montée sans perdre une grande partie de la valeur qu'elle a acquise progressivement jusqu'à aujourd'hui. La valeur de l'infanterie montée, en effet, réside dans son feu, et le cheval n'est qu'un moyen de transport et non d'action. C'est là un grand luxe qui ne peut nous convenir et nous nous en passerons aisément si nous trouvons un moyen moins coûteux de transporter rapidement le feu à distance. Infanterie montée sera toujours synonyme de mauvaise cavalerie. Depuis la guerre d'Afrique qui, dans des circonstances toutes spéciales, a mis cette arme en évidence, on est bien revenu de l'enthousiasme qu'elle avait excité.

Nous verrons plus loin comment on peut renforcer une division de cavalerie. En attendant, il est essentiel de remarquer que ce renforcement ne saurait conduire à la constitution d'un corps explorateur très puissant.

Chez nous, la cavalerie indépendante doit être très mobile et le terrain exige que le corps d'exploration ne soit pas entravé par des effectifs qui ralentiraient sa marche ou son développement pour le combat. Cette mobilité est une condition essentielle de succès dans l'offensive et dans la retraite. En même temps elle est appropriée à nos ressources modestes qui ne nous permettent pas de donner aux divisions de cavalerie un très grand dévelop-

pement. Nos unités devront donc avoir un effectif moyen et être une force respectable qu'il faudrait se garder d'exagérer.

En raison de ces circonstances spéciales, notre cavalerie dite indépendante le sera vraisemblablement à un moindre degré que celle des armées voisines. En d'autres termes, la distance entre l'organe explorateur et les têtes de colonnes sera en Suisse moins considérable que dans d'autres pays. Ceci est un inconvénient et un avantage à la fois. Il est très probable d'ailleurs que l'exploration ennemie serait également influencée par notre terrain et que de ce côté aussi les distances tendraient à se raccourcir.

On a mis en avant à cet égard une idée intéressante et qui devra être étudiée pratiquement. Si les distances entre notre cavalerie et notre armée restent faibles, on pourrait en profiter pour faire soutenir notre exploration par des détachements spéciaux d'infanterie (brigades ou régiments) qui, poussés à mi-chemin, occuperaient des points intermédiaires (défilés, passages de rivières) gagnés par notre cavalerie. Ils la suivraient de loin dans sa marche en avant ou bien, en cas d'échec, ils recueilleraient la division en tenant ferme. Tout en soutenant l'exploration, par ce moyen on établirait une liaison avec les têtes de colonnes et on donnerait à la marche de l'ensemble une cohésion et une sûreté plus grandes.

Ainsi donc on ne saurait se passer pour l'exploration stratégique d'une force de cavalerie organisée en division et soutenue par des troupes spéciales.

Rien n'est plus difficile, comme on le sait, que le maniement d'un corps de cette nature. Il y faut le coup d'œil spécial et rapide de l'officier de cavalerie et en même temps le sens stratégique et la maîtrise dans la tactique des trois armes. Ce serait folie d'attendre au dernier moment pour improviser quelque chose de ce genre, la division devant former un tout cohérent et organisé d'avance dans tous ses détails. Lorsque ce premier point sera gagné, il faudra encore du temps pour obtenir un entraînement complet et une exacte coopération de toutes les unités. Non seulement on doit préposer au commandement des chefs d'unité exercés et versés dans la tactique, mais encore est-il nécessaire d'ouvrir, dans tous les exercices de la cavalerie, une école préparatoire en vue du but à atteindre.

En voilà assez sur la question d'exploration stratégique. Per-

sonne ne doute théoriquement qu'à ce point de vue une nouvelle organisation ne soit nécessaire. Aussi nous sommes-nous bornés à quelques réflexions sur les conditions dans lesquelles se présente l'organisation cherchée.

II. — Exploration tactique.

Nous choisirons ici un exemple tiré des manœuvres de la 4^e division. Le lecteur voudra bien nous excuser, si crainte d'allonger, nous passons un peu rapidement sur ce qui concerne la division elle-même, en nous attachant spécialement aux faits et gestes de la cavalerie adverse.

Ces exercices aussi courts qu'instructifs, et qui étaient dirigés par le commandant du corps d'armée, colonel de Sprecher, se sont déroulés à l'Ouest de la Reuss, entre Sursee et Bremgarten. La 4^e division était commandée par son chef, le colonel-divisionnaire Audéoud. Quant au corps combiné qui lui était opposé, et qui comptait entre autres 2 brigades de cavalerie, il était sous la direction du colonel de Loys.

RÉSUMÉ DE LA SUPPOSITION GÉNÉRALE.

Une armée rouge (supposée) s'avance du Nord contre le secteur Delle-Rheinfelden dans le Jura. A sa gauche, une partie de cette armée (supposée) a franchi le Rhin entre Stein et Eglisau et atteint, le 2 octobre au soir, la basse Aar et la Limmat, entre Turgi et Zurich.

De forts détachements de cavalerie rouge poussés en avant (division de Loys) se sont emparés le même soir, du passage de la Reuss, d'Obfelden en amont jusqu'à Mellingen en aval.

Une armée bleue (supposée) opère dans le Jura, front au Nord, contre l'armée rouge et tient le Hauenstein. Des réserves de cette armée se rassemblent autour de Lucerne (8^e division supposée) et autour de Sursée (4^e division Audéoud).

LA SITUATION

Armée rouge. Le 2 octobre au soir la division de Loys se trouve dans la situation suivante :

Brigade de cavalerie 4, dans le secteur Seon, Egliswil, Lenzburg.

Brigade de cavalerie 3, Muri, Boswyl, Aristau, Merenschwand.

Carabiniers 4 et une batterie de cavalerie, à Villmergen.

Régiment d'infanterie 19 et un groupe d'artillerie, à Wohlen.

Régiment d'infanterie 20 (marqué par des fanions), arrivant à Wohlen le 3 octobre à midi.

Ces troupes seront soutenues à leur gauche par la 41^e division (supposée) qui atteindra, le 3 à midi, la Reuss aux ponts de Sins et d'Obfelden.

La division de Loys reçoit l'ordre d'attaquer la 4^e division le 3 octobre. Elle a pour mission essentielle de retarder l'arrivée de l'ennemi sur la Reuss en aval de la 41^e division (supposée), soit entre Obfelden et Bremgarten, de façon à permettre aux colonnes rouges de déboucher sur la rive gauche de la Reuss.

On remarquera que les troupes du détachement rouge ont été échelonnées par la supposition conformément à leur capacité de marche supposée.

Armée bleue. La division Audéoud, cantonnée autour de Sursee, a l'ordre de marcher contre le secteur de la Reuss qui s'étend d'Ottenbach à Bremgarten.

A sa droite, elle sera soutenue par la 8^e division (supposée) qui marche, plus en amont, de Lucerne contre le secteur de la Reuss Sins-Obfelden, en passant entre les lacs de Sempach et de Baldegg et la haute Reuss.

Remarquons que le corps d'armée bleu refuse un peu sa gauche. Le trajet de la 4^e division, de Sursee vers Ottenbach-Bremgarten, est en effet plus long et aussi plus difficile que celui de la 8^e, de Lucerne vers Sins-Obfelden. Ceci devait conduire le colonel Audéoud à se diriger par le plus court sur la Reuss et à serrer sur sa droite, afin de conserver le contact avec la 8^e division.

La 4^e division disposait en effet de deux routes :

1^o Sursee-Münster-Menziken-Seengen-Wohlen-Bremgarten, sur la rive gauche du lac de Hallwyl. Cette route, la plus facile et la plus sûre, était la plus longue et la plus éloignée des troupes de Lucerne.

2^o La route Sursee-Münster-Muri passait entre les deux lacs, puis à travers le Lindenberg. Au point de vue terrain comme au point de vue tactique elle était difficile.

En effet, les hauteurs du Lindenberg, entre Aesch au N. et Hitzkirch au S., offraient, grâce à leurs pentes raides, une facile défense aux rouges. Ces hauteurs sont en outre dépourvues de communications. Dans cette région, les routes suivent les vallées

courant du S.-S.-E. au N.-N.-O. De l'E. à l'O., pour franchir les crêtes, on ne trouve que des chemins de dévestiture à fortes pentes ou défoncés. L'infanterie peut passer partout ; la cavalerie aussi, mais le terrain lui est défavorable. Les voitures ne peuvent avancer qu'avec peine et par de longs détours. La chose est vraie non seulement du Lindenberg, à l'E. des lacs, dont la crête atteint des altitudes de près de 900 m., mais aussi des versants de Münster à l'O. des lacs. Ici, cependant, l'inconvénient n'avait qu'une importance secondaire, vu que l'artillerie bleue ne devait pas avoir à franchir l'entre-lac avant que son infanterie eût conquis les hauteurs de l'E.

AVANT LE COMBAT

Cependant le commandant rouge ne connaissait qu'un seul fait de la situation des bleus : Des troupes se rassemblaient près de Lucerne et près de Sursee. Il pouvait inférer de là que les troupes de Sursee seraient soutenues à leur droite par les troupes de Lucerne. Mais il ne pouvait fixer avec certitude quelle route prendrait la 4^e division et si son objectif principal serait Bremgarten ou Ottenbach. Toutefois, d'une façon générale, il pouvait supposer que, malgré les difficultés, le parti bleu chercherait, dans un but tactique, à franchir l'entre-lac, pour se diriger sur Muri-Ottenbach. C'est à cette hypothèse qu'il s'arrêta, tout en prenant des mesures pour qu'en cas d'erreur le débouché N. du lac Hallwyl fut aussi gardé.

L'exploration tactique ne pouvait se faire sans une force de cavalerie importante. Elle devait être poussée, comme nous l'avons vu, dans deux directions différentes, sur les deux rives du lac de Hallwyl. En partant des cantonnements indiqués, la brigade de cavalerie 4 était bien placée pour explorer la rive gauche, tandis que la brigade 3 explorerait la rive droite et l'entre-lac. La division formait ainsi deux unités distinctes, comme cela pourra arriver souvent, mais ces deux détachements coopéraient au même but tactique, sous un commandement unique et convergeaient sur les têtes de colonnes ennemies dont la présence était présumée entre Sursee et Münster.

Le commandant rouge avait cependant aussi à s'occuper de son infanterie et de son artillerie restées plus en arrière et à les placer dans le terrain. Or, il ne pouvait se trouver partout à la fois. Afin d'assurer la coopération des deux brigades et de donner

à la cavalerie la semi-indépendance nécessaire même dans un rayon restreint, une organisation divisionnaire eût été la bienvenue.

Pour en finir avec les dispositions générales du parti rouge, indiquons les ordres donnés à l'infanterie et à l'artillerie.

Le bataillon de carabiniers qui se trouvait à Villmergen reçut l'ordre de marcher, avec la batterie de cavalerie, dans la direction de Schongau, Hämikon, Hitzkirch. Plus en arrière, le deuxième échelon, soit le régiment 19 et le groupe d'artillerie, devaient marcher jusqu'au village de Sarmenstorf. Quant au troisième échelon, formé par le régiment de fanions 20, arrivé à midi à Wohlen, il devait se porter sur Sarmenstorf, où il s'occupa à fortifier la hauteur située à l'O. du village, face au S. et face à Seengen. Il observait ainsi le débouché N. du lac.

Remarquons ici, à propos de la batterie dite de cavalerie qui marchait avec les carabiniers, qu'elle a par le fait toujours manœuvré avec l'infanterie. Il n'en pouvait être autrement. Comme l'artillerie ne saurait accompagner la cavalerie dans tous les terrains, il lui faudrait, pour pouvoir suivre cette arme, disposer d'une couverture spéciale montée que nos brigades de cavalerie ne peuvent prendre sur leurs effectifs. Un incident qui s'est passé il y a quelques années aux manœuvres du 1^{er} corps, offre une illustration typique de cette situation ¹.

III. — Combat.

Première journée.

La 4^e division, formée en trois colonnes, franchit dès le matin le col situé à l'O. de Münster. Au centre, le gros, sur la route Sursee-Münster, à droite, un bataillon dans la direction de Waldhaus (à l'E. de Münster), à gauche, un bataillon marchant dans la direction de Niederwyl. C'est aux environs de Münster que la division fut atteinte par la cavalerie rouge.

La brigade de cavalerie 3 se heurte au bataillon de l'aile droite non loin de la cote 777 et de Waldhaus. Après un court combat,

¹ Nous avons raconté cet épisode dans la *Revue Militaire* (septembre 1910). Un régiment de cavalerie couvrant la 2^e division occupait les hauteurs d'Anet, renforcé par une batterie d'artillerie. Sans la vigilance du commandant, la batterie cantonnée dans le village eût été enlevée, dans la nuit, par l'infanterie ennemie. Au jour, le commandant, ne pouvant à la fois explorer et couvrir ses canons, dut renvoyer en arrière la batterie qui eût été cependant très utile pour retarder l'ennemi.

elle se retire sur les hauteurs situées plus à l'E., couvrant ainsi l'entre-lac sur le chemin d'Ermensee.

La brigade 4, au contraire, arrivant par Gunzwil, sur le flanc gauche de la tête du gros des bleus, livre un combat à pied. Elle se retire ensuite, au N. de Münster, sur les pentes boisées situées à l'O. de la route Münster-Menziken, conservant pour direction Schwarzenbach.

A ce moment, il se produisit une pause dans la marche de la 4^e division. Son intention, comme nous l'avons vu, était de marcher à l'E., par l'entre-lac, contre le Lindenberg ; par suite la tête de l'avant-garde du gros s'engagea sur le chemin de Schwarzenbach, où elle s'arrêta. En effet, se heurtant à un ennemi de force inconnue, le gros de la division arrivé à l'O. de Münster, devait trouver le temps de se déployer en plusieurs colonnes, de façon à prendre un front de combat.

Du côté de la brigade 3 de cavalerie rouge, la 4^e division avait peu de chose à redouter. Elle eut bientôt fait de s'assurer que la cavalerie ennemie n'était pas soutenue et que le déploiement contre le Lindenberg ne rencontrerait pas de grands obstacles.

Du côté de la 4^e brigade rouge, il n'en était pas de même. La division ne pouvait s'engager plus à l'E., en laissant sur son flanc gauche (ou sur ses derrières) un ennemi dont elle ignorait la force. Avant de pousser plus loin, il fallait explorer le terrain. Aussi le parti bleu déploya-t-il, de la colonne principale et des hauteurs à l'O. de Münster, une force d'infanterie ayant pour mission d'explorer au N.-E. les pentes boisées de la rive gauche de la Wina. Cette exploration ne révéla rien de suspect, à part la présence de la cavalerie rouge, mais elle prit un temps considérable.

Comme il s'agissait surtout pour le parti rouge de gagner du temps, c'était un résultat important obtenu par la présence de la cavalerie. La valeur de ce fait aurait été encore accrue, si l'on avait eu la possibilité d'attacher à la 4^e brigade de cavalerie une batterie d'artillerie. La présence du canon eût gêné le débouché du parti bleu au delà de Münster et augmenté ses doutes sur la nature des forces rouges.

Il faut remarquer cependant que le retard dans la marche de la division n'était pas causé seulement par la cavalerie rouge, mais aussi par la nécessité de prendre un front de combat avant

de s'engager contre le Lindenberg. Même si l'on supposait ces hauteurs faiblement occupées, le parti bleu était obligé de tenir compte de la présence de l'ennemi dans ces parages.

Cependant, la division formée en colonnes et par brigades accolées, occupe la crête entre Herlisberg au S. et Schwarzenbach au N. Elle y place son artillerie en bonne position, pour canonner le front présumé de l'ennemi entre Æsch au N. et Hitzkirch au S.

Le terrain de l'entre-lac n'est pas aussi découvert qu'on peut le supposer d'après la carte. Du Lindenberg, le parti rouge pouvait voir les troupes bleues sortir des pentes à l'O. des lacs, mais il ne pouvait, grâce aux arbres et aux vergers, suivre leur marche habilement dissimulée contre la route Æsch-Hitzkirch. Sur un seul point de ce front, entre Mosen et Æsch, il existait, à l'aile gauche de la division, un secteur découvert dans un terrain marécageux, circonstance favorable à la défense.

Le parti rouge dispose ses troupes comme suit :

Le bataillon de carabiniers 4 et sa batterie, arrivant par Schongau et Hämikon, furent placés à l'extrême gauche de la ligne, au-dessus et à l'E. d'Hitzkirch. L'aile droite des carabiniers se prolongeait vers Altwis, parallèlement et au-dessus de la grande route. Des fossés de tirailleurs furent creusés.

Dans le secteur de droite, le régiment 19 et un groupe d'artillerie venus de Sarmenstorf, par Schongau et Hämikon, prirent position à la droite des carabiniers. Ils dominaient ainsi la route d'Altwis à Æsch et la ligne se prolongeait jusqu'au lac. L'artillerie se trouvait au N. d'Altwis.

Quant à la cavalerie, elle restait, jusqu'au dernier moment, dans le doute sur la direction de marche que prendrait la 4^e division.

Si l'ennemi marchait par la rive gauche du lac, la 4^e brigade se trouvait bien placée pour garder le contact, mais il fallait donner des ordres promptement pour faire passer la 3^e brigade sur la même route. De même, si on se décidait à conserver les brigades séparées. Enfin si, comme tel a été le cas, le parti bleu traversait l'entre-lac, il fallait retirer la 4^e brigade pour renforcer les effectifs du Lindenberg. Cette retraite, dans un terrain difficile et tout près de l'ennemi, demandait, ainsi que les autres hypothèses, une décision rapide prise par un divisionnaire

présent sur les lieux. Il était à craindre que le chef du parti rouge, occupé à organiser la défense du Lindenberg, ne reçut que tardivement les rapports nécessaires pour donner sa décision.

Quoi qu'il en soit, les instructions à la cavalerie purent être reçues à temps. La 3^e brigade se retira, par Ermensee, sur le terrain dominant Hitzkirch, où elle se plaça à l'extrême gauche de la ligne de défense. Quant à la 4^e, laissant, comme la 3^e, des patrouilles au contact de l'ennemi, elle se retira par Schwarzenbach et Mosen sur Æsch, à l'extrême droite. La défense était ainsi encadrée entre deux ailes de cavalerie dont la mobilité pouvait servir à étendre le front et à compenser le petit nombre des défenseurs.

Cependant, le terrain montueux de l'aile gauche était peu favorable à la cavalerie. Aussi, pendant que l'attaque des bleus se dessinait, le commandant rouge fit venir la 3^e brigade à l'aile droite où la réunion de la division de cavalerie présentait, comme on va le voir, un certain intérêt.

L'attaque de la 4^e division s'était prononcée avec beaucoup d'ordre contre le Lindenberg, et très à couvert, comme nous l'avons vu. Au moment où la 3^e brigade arrivait à Æsch, les avant-lignes de l'assaillant franchissaient la grande route, se trouvant arrêtées entre celle-ci et le pied des hauteurs. Par derrière, les réserves arrivaient aussi et se concentraient, à l'O. de la route et à couvert, dans les villages et les vergers. A l'aile gauche de la division, la situation était différente, car au S. du village d'Æsch, le terrain était, comme nous l'avons vu, découvert et marécageux.

Profitant de cette disposition, le parti rouge avait établi, entre la route, au débouché S. d'Æsch, et le lac, une ligne de défense formant crochet offensif et composée d'infanterie, de cavalerie à pied et de mitrailleuses. Grâce au rentrant de cette ligne, la gauche bleue se trouvait en terrain découvert sous un feu convergent. Aussi cette aile restait-elle dans le marais, à 6 ou 700 m. de la route.

Entre le saillant droit de la ligne rouge au S. et le village d'Æsch au N., le terrain se couvrait de nouveau et toute la division de cavalerie pouvait s'y masser invisible et prête à agir. En effet, la situation que nous avons essayé de décrire offrait à la cavalerie un excellent objectif pour charger le flanc gauche

de la 4^e division et le prendre en enfilade. Enfouie dans les vergers, celle-ci pouvait difficilement prévoir l'attaque.

Il est vrai que pour charger, la division était obligée de passer le long de la route, à 6 ou 700 m. de l'aile gauche bleue, mais le trajet à découvert était court et l'infanterie bleue aurait été occupée par le feu des tirailleurs et des mitrailleuses rouges laissés en position pour soutenir l'attaque. En tous cas, on pouvait raisonnablement tenter la chance. On voit que si rares que puissent être les occasions de charger, elles se présentent parfois naturellement offertes par le terrain et la situation. Elles peuvent aussi s'offrir dans le combat, lorsqu'elles sont cherchées par une cavalerie en mouvement¹.

La division de cavalerie était prête à charger, lorsque l'ordre fut donné au parti rouge de se replier au N., en cherchant à attirer l'ennemi de ce côté. Les têtes de colonnes rouges, disait cet ordre, étaient arrivées sur la Reuss, mais la 8^e division (supposée) s'avancait sur les contreforts S. du Lindenberg.

Le détachement rouge se mit donc en retraite vers le N., en pivotant sur son aile droite. Ce changement de front en arrière dans le Lindenberg était assez déconcertant pour la 4^e division, qui éprouva quelque peine à s'assurer que les rouges ne s'étaient pas retirés dans la direction de Muri.

Au soir du 3 octobre, les avant-postes rouges furent placés sur la ligne Meisterschwanden-Fahrwangen-Uezwyl-Waltenschwil. La cavalerie était cantonnée en arrière, à Dietikon, Villmergen et Wohlen.

Les avant-postes bleus se trouvaient plus au S., sur une ligne partant d'Æsch, passant au N. de Schongau et se terminant sur les versants E. du Lindenberg.

Deuxième journée.

Le matin du 4 octobre, les ordres du commandant rouge furent donnés à l'E. de Sarmenstorf, à la cote 627, à 5 heures du matin. Ils prévoyaient la retraite du détachement désireux de se rapprocher de ses têtes de colonnes de Bremgarten. La contrée, en effet, n'offrait aucune position de défense et le détachement était trop faible pour attaquer un ennemi ayant l'avantage du terrain. En conséquence, le commandant rouge

¹ Rappelons, à ce propos, le passage de la Modder par la division French dans la guerre sud-africaine, action qui a eu une influence considérable sur les événements.

ordonna la retraite derrière la Bünz. L'infanterie devait se diriger sur Wohlen, tandis que l'artillerie chercherait une position plus à l'E. Tandis que ce mouvement s'exécutait, les deux brigades de cavalerie devaient le protéger en formant un rideau sur le Lindenberg, une brigade à droite et l'autre à gauche, dans le secteur Sarmenstorf-Uezwil.

De son côté, le commandant bleu donnait l'ordre d'attaquer et se portait en avant, au N. de Schongau, l'aile droite vers Bettwil.

Mais, à peine le détachement rouge avait-il atteint Wohlen et la Bünz, tandis que sa cavalerie reculait lentement, que la situation changea par ordre supérieur. Le commandant rouge apprenait que des colonnes amies, ayant passé la Reuss à Bremgarten, attaquaient dans la direction de Muri et il recevait l'ordre de reprendre le mouvement en avant à la droite de ces troupes, direction Schongau. De même, le parti bleu recevait l'ordre de se retirer plus en arrière sur le Lindenberg et de serrer sur la 8^e division (supposée), qui était vivement attaquée plus à droite¹.

Pendant que le détachement rouge avançait de nouveau, sa cavalerie reprenait aussi son mouvement sur le Lindenberg, en harassant la 4^e division dans sa retraite. Pour celle-ci, comme pour le parti rouge, le terrain formait deux secteurs nettement marqués, sur les deux versants du Lindenberg, et séparés par la crête et par des bois. C'était pour la cavalerie rouge deux secteurs de brigade qui furent utilisés comme tels dans la poursuite.

Il faut, cependant, remarquer que ce terrain était peu favorable à la cavalerie, particulièrement sur le versant E. En cas de guerre donc, on eût disposé autrement de la troupe montée. Tout le gros de la division de cavalerie aurait été concentré plus à l'E. et plus près de la Reuss, dans la plaine, et la poursuite sur le Lindenberg aurait été abandonnée à l'infanterie. La cavalerie aurait pu ainsi agir dans un meilleur terrain, contre les troupes d'une 8^e division réelle et non supposée. La situation conduisant à séparer les armes dans la poursuite, l'organisation divisionnaire serait ainsi redevenue une nécessité.

Nous pouvons donc conclure de cette brève esquisse des ma-

¹ Au point de vue manœuvres, la retraite de la 4^e division avait pour but de la rapprocher du champ de l'inspection qui devait avoir lieu le lendemain.

nœuvres de la 4^e division que, pour notre cavalerie, une organisation divisionnaire est utile non seulement dans l'exploration stratégique, mais aussi dans l'exploration tactique et le combat. Et cela toutes les fois que l'on voudra se servir de la division réunie, ou même lorsqu'on se bornera à faire coopérer deux brigades marchant isolément. Lorsqu'on se résoudra à séparer momentanément les brigades, l'organisation divisionnaire ne gênera en rien la coopération des trois armes dont les manœuvres de la 4^e division ont été un exemple intéressant.

En dehors des occasions de charger, l'intervention de la cavalerie dans le combat restera un point important. Sa mobilité sera particulièrement précieuse à un détachement faible ayant à occuper un front étendu.

Ces faits sont de nature à relever l'importance de la cavalerie et non à la diminuer.

IV. — Conclusions.

Nous sommes ainsi amenés à rechercher si l'on ne pourrait pas trouver une organisation divisionnaire appropriée à notre situation et à nos ressources.

Il semble que jusqu'ici l'on ait trop exclusivement poursuivi la solution du problème dans l'organisation d'une division unique formant un petit corps de cavalerie. Cette hypothèse un peu ambitieuse s'étant heurtée à des difficultés considérables, on a été de suite refroidi. Mais la question ne saurait en rester là.

Au lieu d'une division unique on pourrait en former deux, de deux brigades chacune, en les renforçant de troupes spéciales suffisamment mobiles.

Une pareille organisation aurait divers avantages. Elle ménagerait en premier lieu la situation du chef de l'arme. Ensuite, elle serait, pour le commandement, une école à base plus large qu'une division unique et formerait plus d'officiers au maniement des grandes unités. En cas d'échec, le danger serait moins grand, puisqu'on n'exposerait ainsi qu'une partie de notre cavalerie de combat à la fois. Il serait d'ailleurs plus facile en cas de nécessité de réunir les deux divisions sous un même commandement que de rompre les effectifs d'une division unique pour former deux unités séparées. Le commandement de ces unités serait plus aisé et leur mobilité supérieure à celle d'une division unique et

le passage de l'état actuel à un groupement plus nombreux rencontrerait moins de difficultés. Enfin, au point de vue de l'instruction, sans renoncer complètement à faire manœuvrer les deux divisions l'une contre l'autre, on pourrait alterner d'année en année les manœuvres de division et les exercices de détail.

En ce qui concerne les effectifs on est fondé à espérer dans l'avenir un relèvement de la force de nos escadrons; mais on demeure d'accord que nous ne pouvons songer pour le moment à augmenter le nombre de nos unités. Il faut donc chercher à renforcer ces unités un peu faibles par l'adjonction de troupes spéciales prises en dehors de la cavalerie. Nous sommes conduits ainsi à assurer à chaque division une puissance de feu supplémentaire équivalente à celle d'un bataillon d'infanterie.

La division se composerait comme suit :

2 brigades de cavalerie avec leurs compagnies de mitrailleurs.

2 compagnies de cyclistes de 200 hommes chacune.

1 compagnie de mitrailleuses d'infanterie.

Le personnel nécessaire à la destruction des travaux d'art.

1 batterie d'artillerie montée.

Il y aurait enfin à discuter une question délicate, celle d'un équipage de pont léger. Si la cavalerie et les cyclistes peuvent à la rigueur se contenter de quelques canots, tout ce qui est voiture (artillerie et équipages) réclame un meilleur moyen de passage. On pourrait, il est vrai, considérer que les ponts sont nombreux en Suisse; l'on peut compter aussi, vu la portée réduite de notre exploration stratégique, que l'un ou l'autre de ces passages pourrait être tenu par des détachements d'infanterie poussés en avant du gros. Ce serait là une question à examiner en détail et sur le vu du matériel existant dans les armées étrangères¹.

Un autre point à examiner serait l'attelage et le nombre des voitures des unités de la division. Les trains devraient être réduits et allégés autant que faire se pourrait, de façon à suivre la division de plus près que ce n'est le cas dans des corps considérables.

Terminons par deux remarques à propos de l'artillerie et des cyclistes :

¹ Au lieu d'un matériel de pont complet, on pourrait peut-être songer à un radeau ou à un bac démontables.

On peut hésiter sur la nature de l'artillerie et sur ses effectifs. Il a été question à cette occasion de batteries à cheval, mais il y y aurait, croyons-nous, de notables inconvénients à créer ainsi un nouveau corps spécial d'un effectif très restreint. En Angleterre, l'armée territoriale doit créer des batteries à cheval et il sera intéressant de voir quels seront les résultats obtenus par ces milices. Mais, si l'on peut se passer de ce corps nouveau, mieux vaut le faire. Notre matériel est léger, son feu est efficace et, dans notre pays, les chemins sont nombreux. En outre, même si l'on créait une artillerie à cheval, avec un calibre réduit, comme elle ne serait pas en situation de suivre partout notre cavalerie très mobile, le résultat cherché ne pourrait être entièrement atteint.

Il semble difficile d'alléger beaucoup le poids de notre artillerie montée, mais sa tâche pourrait être ici bien facilitée par l'adjonction à chaque batterie de quelques paires de chevaux haut-le-pied et par un recrutement soigné des attelages.

En ce qui concerne les effectifs, on peut hésiter entre l'adjonction d'une ou de deux batteries, mais il semble qu'une seule unité suffirait. Nous avons pour but de constituer une force moyenne et une force mobile. L'existence de deux batteries alourdirait singulièrement la colonne divisionnaire.

Quant aux cyclistes, on peut objecter que cette troupe n'a pas exactement la même allure que la cavalerie. Si sur route elle marche plus vite, dans le terrain elle ne peut avancer que lentement et s'éloigne difficilement des chemins. Mais les voies de communications chez nous sont très nombreuses, comme nous l'avons déjà remarqué, et les cyclistes n'auront pas à aller très loin dans les champs avant de se former pour le combat. En marche sur route, il faudra sans doute quelque exercice et quelque expérience pour régler l'allure, mais il semble que l'on doit y arriver.

Toutefois, au point de vue de la mobilité dans le terrain, il y aura dans la division deux éléments différents. L'élément cavalerie avec ses mitrailleuses et un élément moins mobile formé du reste de la division. Si ces éléments sont destinés à rester ensemble pour se soutenir, il faut envisager la possibilité que, dans certaines circonstances, il se forme deux groupes distincts mais voisins.

Il peut être utile de les séparer momentanément, en vue

d'une courte exploration par exemple. Le groupe mobile pousserait en avant tandis que le deuxième groupe occuperait un point déterminé. Dans le combat aussi, la cavalerie pourrait agir sur les ailes avec une certaine indépendance. Que ces deux groupes restent suffisamment en contact et à portée de coopérer n'est qu'une question de tactique et d'expérience. Mais, éprouva-t-on quelque difficulté à harmoniser l'action commune, faute de choix, il faudra nous contenter des instruments à disposition.

Si l'on admet plus ou moins les idées que nous venons d'exposer, on aboutira certainement à former des unités combinées suffisantes pour l'exploration et le combat. Ces créations auront, pour le feu, une valeur offensive dont elles sont dépourvues jusqu'ici et en même temps leur choc restera disponible, autant que cela se peut dans la guerre moderne. Cette force divisionnaire que nous avons qualifiée de moyenne sera enfin très mobile, chose capitale pour nous.

En tous cas, notre cavalerie ne doit pas demeurer plus longtemps dans un état d'infériorité manifeste au point de vue de l'organisation, ni rester dépourvue de toute expérience sérieuse de la conduite des masses.

Colonel Camille FAVRE.

